

L'accueil qu'on fait aux filles à Courtelary

Autor(en): **A.S.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 34

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205296>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nes, un mois, peut-être ; car je me plais beaucoup ici, mais...

— Eh bien, alors, maman... si Octave peut arranger les choses...

— Mais oui, belle-maman, restez, j'essaierai... ajoutez, d'un ton neutre, M. X.

— Oh ! non, il vaut mieux partir. D'ailleurs, c'est le moment... Voici déjà deux mois que je suis absente. Papa doit trouver le temps long et commencer à s'impatier. Quand la maîtresse de maison n'est pas là...

— Rien ne va, ça c'est vrai, fait le gendre d'un air convaincu. Lorsque Frédérica s'absente un jour seulement, je suis tout défilé.

— Oui, oui, il vaut mieux rentrer. Je partirai demain soir.

— Enfin, si tu penses, maman... C'est dommage, tout de même.

— Oui, si vous pensez, belle-maman. Mais, je vous le répète, j'aurais pu...

— Non, non, c'est inutile ; merci, Octave. C'est égal, mes enfants, mes chers enfants, je ne pensais pas qu'un séjour aussi délicieux finirait si brusquement et de façon...

— Si tragique...

— C'est le cas de le dire ! Oh ! ces papiers ! ces tracasseries administratives !...

— Oh ! ne m'en parlez pas ; c'est une calamité ! Allons, viens, Frédérica, que je t'embrasse pour te remettre de tes émotions.

— Et moi, mon cher fils ?...

— Oh ! de grand cœur, belle-maman ; et sans préjudice pour le baiser du départ.

J. M.

PORQUE ON SÈ MARYE

L'è epaouàrau dièro de dzein lài a que sè m'aryant ora. Vo n'ài rein qu'à lière lè s'annonce ! Et pù d'ài dzein de veingt ans, de quaranta, de cinquanta, mimameint de houitanta, de nonanta qu'on lài comprend rein. N'è jamé cartiulà dein lo payi dièro ein avà d'onna' annàie, mà on certain gnagnou l'avà z'u fè lo compto et l'avà trovà que lài avà atant de fenne que d'hommo, et que cein l'ètai, que desà, remarquàbllio. Lo cràio asse bin.

Mà cein que lài arà de pllie turieux oncora, sarà de savà porquoie bin d'ài dzein sè m'aryant, du Eve et Adam que l'ant dan ètà lè premi de tota la terra, à cein que diant pè Berna, iò l'ant trovà lauz'acte de mariàdzo que l'ètai écrit dessus onna folhie de vegne. Prau su que dein èlli teimps lo papà ètai trauc tchè, à bin qu'on ne cougnessà pas oncora lo diton d'ài protiuere :

traîne après lui l'acclamation de toute la ville comme une torche traîne sa fumée.

... Au moment où le char-catafalque a paru, il était une heure et demie. Le char avance lentement. On commence à en distinguer la forme.

Voici les chevaux de selle des maréchaux et des généraux qui tiennent les cordons du poêle impérial. Voici les quatre-vingt-six sous-officiers légionnaires portant les bannières des quatre-vingt-six départements. Rien de plus beau que ce carré, audessus duquel frissonne une forêt de drapeaux. On croirait voir marcher un champ de dahlias gigantesques.

Voici un cheval blanc couvert de la tête aux pieds d'un crêpe violet, accompagné d'un chambellan bleu ciel brodé d'argent et conduit par deux valets de pied vêtus de vert et galonnés d'or. C'est la livrée de l'empereur. Frémissement dans la foule.

... Puis viennent en lignes sévères et pressées les cinq cents marins de la *Belle-Poule*, jeunes visages pour la plupart, en tenue de combat, en veste ronde, le chapeau rond verni sur la tête, les pistolets à la ceinture, la hache d'abordage à la main et le sabre au côté, un sabre court à large poignée de fer poli.

Les salves continuent. En ce moment, le char est devant moi.

Je puis le regarder à mon aise. L'ensemble a de la grandeur. C'est une énorme masse, dorée entièrement, dont les étages vont pyramidant au-dessus

Ayez toujours du papier (timbré) dans vos poches.

Se Adam et Eve sè sant maryà, l'ètai prau su que viquessant rein que lè doù dein èlli grand courti qu'on lài desà lo « Jardin d'Eden », l'avant poàre que lè dzein dèveseyant et l'ant fè on bet d'accordàiron po itre fro d'ài croûie leingue. Et, du adan tant qu'ora, la moûda s'è continuàie, et on sè m'arye po d'ài z'affère bin diffeireint : lè z'on, po sè teni lè pì à tsaud po l'hivè, po avà quauquon po lè soigni quand sarant vilho ; lè z'autro, po arriondi lau domaine, por cein que lau plliantàdzo totse lo courti à lau fenne ; à bin oncora parce que l'ant lam d'avà d'ài boufbo. Ein a mimameint d'ài dzouveno que preteindant que sè sant promet parce que ie s'amàvant. L'è verè qu'èin a pas tant de èllia sorta.

La Marienna Sordoù l'è s'ètai maryàie prau tard, à quaranta ans, avoué on corps qu'on lài desà Rupian et qu'avà ètà bin batsi. Èlli Rupian rupàve à mèsoura tot cein que gagnève, d'ài coup la dzornà ètai dza agaffàie devant d'ètre affanàie. Lo desà prau soveint : « Aprì ma mort, se vo mè trovà pì cinq ceintimo, vo faut bin vo dere que n'è pas z'u lesi de lè rupà. »

Eh bin ! l'è èlli corps que la Marienna Sordoù l'avà chè po son hommo, et quand on lài dèmandàve porquoie, la pouà fenna fasà dinse :

— Rupian mè devessà on franc soixanta ceintimo que pouàve pas mè rebailli, et... ie l'è maryà po ne pas tot pédre.

MARG A LOUIS.

ENTENDU

PILULES. Le papa de Mimi est docteur. Comme il habite la campagne, il s'occupe aussi des produits pharmaceutiques que doivent absorber ses malades ; chez lui, donc, on cause souvent poudres et pilules, remèdes qu'on avale sans dire « ouf » ! — parce qu'on sait qu'ils soutiennent les luttas les plus opiniâtres contre les microbes.

Mimi a l'intelligence précoce et l'œil observateur. Elle s'intéresse spécialement aux pilules, ces petites boules colorées, qui roulent si bien quand les doigts paternes les laissent choir...

Un jour, où il grêlait très fort, l'antique et vaste cheminée de la cuisine laissait passer les grêlons blancs, gros comme des noisettes. Emervueillée, Mimi considérait ces étranges choses qu'elle ne connaissait point. Se tournant vers son père et mettant en déroute sa gravité doctorale :

des quatre grosses roues dorées qui la portent. Sous le crêpe violet semé d'abeilles, qui la recouvre du haut en bas, on distingue d'assez beaux détails : les aigles effarés du soubassement, les quatorze Victoires du couronnement portant sur une table d'or un simulacre de cercueil. Le vrai cercueil est invisible. On l'a déposé dans la cave du soubassement, ce qui diminue l'émotion. C'est là le grave défaut de ce char. Il cache ce qu'on voudrait voir, ce que la France a réclamé, ce que le peuple attend, ce que tous les yeux cherchent, le cercueil de Napoléon.

Sur le faux sarcophage on a déposé les insignes de l'empereur, la couronne, l'épée, le sceptre et le manteau....

Deux immenses faisceaux de drapeaux pris sur toutes les nations de l'Europe se balancent avec une emphase magnifique à l'avant et à l'arrière du char.

... Rien de plus surprenant et de plus superbe que l'attelage de seize chevaux qui traînent le char. Ce sont d'effrayantes bêtes, empanachées de plumes blanches jusqu'aux reins et couvertes de la tête aux pieds d'un splendide caparaçon de drap d'or, lequel ne laisse voir que leurs yeux, ce qui leur donne je ne sais quel air terrible de chevaux-fantômes...

— Papa, papa, fit-elle, regarde, il tombe des pilules !

*

L'ACCUEIL QU'ON FAIT AUX FILLES A COURTELARY. — Il venait de naître la plus charmante des fillettes dans la maison Y. à Courtelary.

Un voisin, en passant, s'adresse au frère ainé de la chère petite nouvelle venue.

— Alors, mon gros, tu as une petite sœur, lui fait-il ?

— Oui, m'sieu.

— Tu l'aimes bien ?

— Oh ! un peu.

— Un peu ? Est-ce que tu veux me la vendre ?

— Oh ! on ne les vend pas, les filles, on les donne !

P.-S. — Il est à croire que les « traités de féminisme » seraient peu en honneur, là-bas.

A. S.

Rentrée tardive. — Un étudiant, qui a coutume de rentrer tard, arrive l'autre matin, vers 3 heures, à la porte de son domicile et s'aperçoit qu'il n'a pas de clef.

Il sonne le concierge.

Celui-ci, un vieux grognard, après un long moment, se décide enfin à venir à la porte :

— Qui est là ?

— C'est moi, M. Arthur X.

— C'est encore vous ! Je n'ouvre pas. Votre maître de pension m'a expressément recommandé de ne pas vous ouvrir, s'il vous arrivait une fois d'être sans clef. Il veut que vous vous corrigiez de cette fichue habitude de rentrer tard.

— Oh ! monsieur François, ouvrez-moi, je vous en prie. Encore cette fois. Je rentrerai plus tôt, désormais.

— Non, non, c'est inutile ; y faut que ça finisse !

— L'étudiant glisse à travers la grille une pièce de vingt sous dans la main du concierge. La porte s'ouvre aussitôt.

Une fois entré, notre jeune homme qui, comme tous les étudiants n'est pas un Crésus, feint d'avoir oublié un livre sur le mur d'en face, « où il s'était assis pendant qu'on le faisait attendre. »

— Vous dérangez pas, fait le concierge, attendri et repentant, je vais vous le chercher.

Aussitôt l'étudiant de refermer la porte.

Lorsque le concierge, qui n'était qu'à demi-vêtu, veut rentrer :

— Ah ! m'sieur François, vous connaissez le prix ; c'est vingt sous. Je n'ouvre pas à moins.

Force fut donc à m'sieur François de rendre la pièce qu'il venait de recevoir.

L'étudiant ouvrit la porte et disparut lestement dans le noir de l'escalier.

Le secret postal. — Un monsieur demandait l'autre jour à son facteur s'il avait quelque chose pour lui.

— Oui, monsieur, une carte postale ; mais je sais pas ce que c'est ; j'ai pas seulement eu le temps de la lire.

Le poivre sorcier. — On connaissait déjà les propriétés du poivre de Cayenne ; on n'avait pas encore eu l'idée de s'en servir comme colorant. Un docteur a fait de curieuses observations sur la coloration artificielle des oiseaux. Il a remarqué que les serins, nourris avec du poivre de Cayenne, changent de couleur et passent du jaune au rouge.

On a obtenu des résultats identiques en opérant sur des poules blanches ; on peut alors s'en servir comme de baromètres, car elles indiquent le changement de température par un changement de nuance très appréciable : le jauné de leurs œufs est rouge vif.

Si au lieu de poivre, on se sert de la racine d'orcanète, on obtient un rouge violet.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.